

**« CE QUE NOUS VOYONS CONDITIONNE CE QUE NOUS CROYONS ;
CE QUE NOUS CROYONS CONDITIONNE CE NOUS VOYONS ».**

Discuter cette affirmation

Joe-Kodzo HOMEZO

Les sens nous ouvrent sur le monde extérieur. Ils constituent des moyens de connaissance par les contacts qu'ils nous permettent d'établir avec le monde environnant. La vue joue un rôle particulièrement important dans l'acquisition de l'expérience sensible et la formation de notre jugement. Nous apprenons d'autant plus facilement que nous voyons ce qui nous est présenté comme objet de connaissance. Le bon sens est façonné par les perceptions des attitudes et des comportements reconnus que la société nous transmet par l'éducation. Nous adoptons les manières de faire et d'être du groupe ou de la société parce que nous avons vu les autres vivre et faire ainsi. Nous les acceptons comme étant des valeurs et nous les croyons vraisemblables ou possibles. L'éducation inculque les valeurs des générations précédentes aux plus jeunes. Ainsi, nous accordons notre crédit à ce qui est enseigné et nous avons confiance. *Quel est le rôle de l'expérience visuelle dans nos manières de connaître et de représenter le monde et les choses ?* En général, nous puisons nos croyances dans le sens commun,. Ce dernier façonne notre vision du monde, la perception que nous avons de ses crises et les jugements que nous portons sur ses évolutions. Mais, l'unanimité naît de l'absence de critique. Or il semble que la critique et le recul vis-à-vis de l'expérience première ou du sens commun nous permettent de regarder et de sentir les choses autrement qu'on ne les voit et qu'on ne les pense habituellement.

J'essaierai d'expliquer par des exemples simples le rôle des sens dans la connaissance empirique. Mais je montrerai également que la sensation et la croyance ont des limites et qu'elles ne sont pas des savoirs scientifiques.

* *
*

Le rôle de la vue dans la connaissance tient en ce qu'elle nous permet d'apprécier les choses dans leur apparence. Par son attitude, sa démarche et sa tenue de ville, un homme peut donner l'allure d'un honnête homme. On serait porté à lui faire confiance, alors qu'il peut s'agir d'un délinquant. En effet, plusieurs personnes ont utilisé l'uniforme du gendarme ou des religieux pour se déguiser et profiter de la crédulité de leurs interlocuteurs pour commettre des malversations. Au médiéval, un enfant était considéré comme une incarnation de Dieu. Il aurait une dent d'or et était l'objet de cultes et de grands pèlerinages. Il a fallu attendre plusieurs années pour qu'un médecin se penche sur le mystère de cette fameuse dent. À l'analyse, il découvre qu'une simple plaque couvrait la dent. Sa démonstration selon laquelle il n'était jamais question d'une dent en or mit fin aux spéculations qui entouraient cet enfant devenu célèbre. En voyant l'horizon s'assombrir, on est naturellement porté à conclure à l'imminence de l'orage. En fait, il ne fut rien ainsi.

Ces rappels montrent combien nos sens peuvent nous induire en erreur. Par les idées reçues ou celles communément en cours dans la société, on a vite fait de conclure à l'évidence des choses. Tout se passe comme si les instructions reçues étaient immuables et qu'il suffit pour connaître, de faire de simples projections.

Les connaissances sensibles sont des manières par lesquelles nous qualifions la réalité. Elles se caractérisent par la projection de notre schéma de pensée, de perception et vision du monde. C'est une expérience première. Souvent elle est maîtresse d'erreurs. Au cours d'une exposition de meuble, il y avait un bas-relief sculpté dans du bois massif. La question était posée aux visiteurs d'estimer le poids. Les réponses étaient diverses, entre 40 et 100 kilogrammes. Et beaucoup avaient parié en y mettant de fortes sommes d'argent. À la fin de la journée, on décida de peser le tableau. 2,5 kg, car le produit était en plastique ! Le rôle de la balance fut déterminant pour départager les parties en cause. Beaucoup de gens avaient cru que le bas-relief était en bois. En fait, il n'en était pas question. Il en avait seulement l'apparence.

Pendant environ quarante ans, l'ex-empire soviétique croyait en sa victoire sur les forces de l'économie capitaliste. Beaucoup de gens avaient mis leur ardeur à défendre l'économie planifiée. Au nom de l'idéologie communiste, ils croyaient dans le *Grand soir* et s'attendaient à la dictature du prolétariat et à la disparition de l'économie de marché. En fait, c'est le contraire qui s'est produit en 1989. Dans beaucoup de pays occidentaux, nombreux sont ceux qui croient dans l'Etat-nation, alors que les frontières territoriales sont ouvertes par le fait de la mondialisation. Ils continuent de croire dans l'Etat providence, alors que cet espace a vécu. En Afrique, au Congo, ex-République du Zaïre, les populations croyaient que Mobutu était toujours fort comme depuis trente ans. Ils voyaient son armée venir à bout des rebelles qui s'organisaient dans l'Est du pays. Erreur de perception, c'est Mobutu qui a dû fuir pour mourir en exil, au Maroc. En Suisse, une forte croyance s'était développée sur sa neutralité helvétique pendant la dernière Guerre. Mais la critique actuelle semble tenir un autre discours sur les faits.

Il apparaît que les idées reçues, la perception directe des choses et les impressions caractérisent les rapports de réciprocity entre la sensation visuelle et la croyance. Ces modes de connaissance sont empiriques. Ils conforment nos jugements sur des valeurs établies. On dirait des moules ou des prismes. Ils sont fondés sur des évidences, sur du *déjà-là*, *du déjà-vu*, *du déjà-connu*. En cela, ils ne permettent pas la moindre critique. Ces formes de connaissance sont subjectives et limitées. La plupart du temps, elles induisent en erreur. C'est pourquoi, le crédit qu'on leur accorde sont des faux-semblants, des illusions de connaissance. La connivence entre la perception et la croyance doit être dépassée par l'exercice critique de la raison.

La connaissance scientifique doit quant elle parvenir à un haut degré d'objectivité. L'activité scientifique est donc le produit d'une construction. Là où l'opinion publique montre une capacité d'eau, le scientifique peut démontrer le nombre de molécules qu'il peut décomposer en atomes d'oxygène et d'hydrogène. Là où l'on estime que la table X est lourde, la science exige que l'on précise quel est son poids. Enfin là où les gens croient, le scientifique doit donner des preuves qui agrément les esprits compétents. Au lieu de discuter qu'il fait froid ou chaud, il est plus simple d'indiquer la température à partir d'un thermomètre ou d'un baromètre.

Toutefois, si les connaissances scientifiques sont dites objectives, elles sont tout de même approchées. Elles sont vraies et relatives. Car les résultats auxquels l'on parvient sont liés à la nature des instruments qui permettent de les mesurer. Par exemple, un microscope ordinaire permet d'observer une cellule, le déplacement par exemple d'une paramécie. Un tel microscope ne nous dit pas plus sur cet animalcule. Mais le microscope électronique permet de voir mieux la structure cellulaire, les membranes, le noyau et d'identifier la vacuole. Le microscope électronique est plus performant, parce que la théorie qui a permis sa fabrication est plus élaborée que celle sur laquelle on s'est basé pour fabriquer le microscope photonique. Car les sciences évoluent au fur et à mesure que progressent les théories. Et il faut être prêt à abandonner une théorie lorsqu'elle devient moins efficace et obsolètes pour expliquer. Puisqu'elles sont relatives, elles peuvent permettre de voir les réalités autrement et de prendre de plus en plus de distance vis-à-vis des croyances habituelles.

* *
*

Sauf l'intuition, la connaissance empirique et la connaissance scientifique consistent dans les rapports qu'un sujet établit avec le monde extérieur qu'il observe. Le produit de l'observation lui permet de faire des jugements et de mener des raisonnements. Il en arrive à se faire une conviction, une certitude ou une croyance. Ainsi à force de voir le mouvement du soleil, on peut croire qu'il se lève tous les matins et qu'il revient se coucher le soir. L'expérience visuelle ou la sensation est le point de départ de notre connaissance. Dans ce cas-ci, elle est la cause de nombreuses superstitions. Les préjugés que l'on porte sont souvent liés au manque de critique. Pour aller au-delà de nos croyances superstitieuses, il faut un minimum de recul, d'observation à l'aide d'instrument ou d'appareils de mesure pour construire notre connaissance. La science n'est pas donnée, elle se construit par l'analyse et la mise en ordre. Son point de départ peut être le doute ou le questionnement. Mais à chaque fois, les réponses scientifiques sont provisoires et falsifiables. Elles sont relatives aux conditions et aux moyens de la recherche. L'importance de la philosophie est de nous mettre en quelque sorte en route, car la connaissance n'est jamais achevée.

AUX SOURCES DE LA PHILOSOPHIE

La philosophie (φιλοσοφία) est traditionnellement définie comme la philê (φιλή) l'amour, le désir et la recherche de la sagesse (sophia, σοφία). Cette discipline poursuit la connaissance et la vérité. Sa méthode consiste dans l'interrogation radicale et la réflexion totale. Elle englobe tous les domaines de connaissance, puisque tout est objet de la philosophie. Outre les choses du monde tangible, l'amant de la sagesse (le philosophe, φιλοσοφος) réfléchit sur Dieu, les fins dernières, le sens...

La démarche philosophique s'articule autour de deux pôles, la connaissance et l'action. La philosophie veut connaître la vérité pour agir conformément à la raison dans l'intérêt de la personne humaine. Elle consiste à passer de l'ordre du particulier pour l'ordre de l'universel, du contingent au déterminant et de la diversité à l'unité. La philosophie est en cela un système de cohérence et de justification des valeurs humaines et sociales. Elle cherche l'être en tant qu'être (*la substance des choses*) et va *au-delà* de l'aspect phénoménal des choses (*métaphysique*).

La philosophie classique abordait les problèmes de l'univers et de l'homme en termes de concept, i.e. du point de vue général de la nature des choses ou de leurs essences. Par cette approche, l'amant de la vérité (philosophos = φιλοσοφος) propose des définitions qui permettent de caractériser la réalité. L'essence de l'homme par exemple, c'est d'être un animal raisonnable. L'essence d'un crayon ou d'un Congrès, c'est l'idée que son promoteur traduit dans la réalité de manière concrète par divers matériaux et procédés (bois, inscription, animation...). L'essence serait antérieure à l'existence. Celle-ci étant l'accomplissement de celle-là.

L'essentialisme, c'est la doctrine philosophique qui traite de *l'être en tant qu'être*. On parle aussi d'*ontologie*, ou discours sur l'être ou la substance des choses. Parménide d'Elée (~515 - 440 av. J.-C), philosophe grec, est le fondateur de cette école de pensée. Il professait que "*l'être est*". Mais il s'est développé une école rivale, à Ephèse, sous l'impulsion du philosophe Héraclite (~540 - 475 av. J.-C), qui professe que *le non-être est* et que *tout devient*. Selon lui, rien n'est vraiment sans le changement. Chacune de ces écoles a traversé l'histoire, ayant ses disciples, ses continuateurs, mais aussi ses détracteurs.

- 1.- Peut-on justifier rationnellement la substance des choses et de Dieu?
- 2.- Peut-on connaître l'Absolu?
- 3.- Quels sont les moyens et limites d'une telle connaissance?
- 4.- Que connaissons-nous en fait ?
- 5.- Comment se forment nos connaissances?

Cette dernière question est parmi les plus importantes qui ont le plus opposé les philosophes. C'est pourquoi il est important de réfléchir sur la manière dont nous connaissons et construisons nos connaissances. Lorsque les hommes évoquent Dieu, ils produisent des attitudes et des comportements par lesquels ou bien ils lui attribuent une existence ou bien ils lui dénie toute identité. Réfléchir sur Dieu revient donc à interroger les différentes représentations qui existent à son sujet. Ceux qui croient et ceux qui ne croient pas semblent être à une même enseigne, car ils construisent Dieu et se le représentent de différentes manières.

La notion de représentation

Le concept de *représentation* connaît un usage généralisé dans le grand public. Il se caractérise par une grande polysémie. Il se rapporte à divers domaines de la psychologie sociale (information, opinion, attitude, croyance, image, idéologie...) et fait l'objet de plusieurs approches et interprétations. Cette variété de sens rend difficile la fixation d'une définition concordante de tous les esprits compétents.

Emile Durkheim est le premier à parler de *représentations collectives*, qu'il distingue de la pensée individuelle. Dans son usage sociologique, la représentation collective se caractérise par une certaine fixité. Elle est véhiculée par le biais des rites, des traditions et se transmet aux générations successives. Chez Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, la *représentation* est un *habitus social*², caractérisé par un ensemble de schèmes de pensée, de perception et d'action propres à un groupe social donné. C'est un champ, c'est-à-dire, que le concept décrit un espace social structuré autour d'intérêts communs. Mais il renvoie aussi à des acteurs connus, à des références communes et à des recherches de consensus.

La représentation est le produit de l'acceptation, par les membres de la société, des règles du jeu spécifique au champ. Les acteurs sociaux s'accordent sur les modes de contrôle et de régulation du champ : *capital ressource*, *capital économique*, *capital culturel* et *capital social*. Ils ont leur perception de la biodiversité et leur mode de rapport à ces ressources. Ainsi les représentations varient d'un milieu à un autre, suivant les champs spécifiques en cause.

En psychologie béhavioriste, les *représentations* sont des comportements observables et mesurables. Elle examine la réponse (R) qu'un sujet développe face à un stimulus (S — R), alors que la psychologie cognitive réfère davantage à la dimension interactive (O — S — O — R) dans le traitement de l'information donnée. L'une et l'autre insistent, toutefois, sur la part du social dans la "construction, l'organisation et la structuration de la connaissance"³. Cependant, par delà les définitions d'école, la communauté scientifique admet que *la représentation* est "une forme de connaissance socialement élaborée et partagée,

¹ Emile Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*, P.U.F., 22^e éd., Paris, 1986.

² Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, *La reproduction*, Minuit, Paris, 1970, p. 46 ss.

³ Doise, W., *Les représentations sociales* in, J.-L., Beauvois, M. Bromberg, J.-C. Deschamps, W., Doise, R. Ghiglione (Ed.), *Traité de psychologie cognitive. Cognition, représentation, communication*, Paris, Dunod, 1990.

ayant une visée pratique et concourant à la construction d'une réalité commune à un ensemble social"⁴.

Les représentations sociales sont donc reçues, produites et engendrées en société. Elles sont transmises par les relations de communication. Elles sont également des constructions mentales d'une certaine réalité, dans le champ interactif de l'objet et du sujet. Ce sont enfin des formes de connaissances et *d'habitus* qui servent à orienter les actions et les échanges quotidiens. Elles sont constitutives de la personnalité sociale de base de l'individu. Elles permettent à des acteurs sociaux reconnus de comprendre et d'interpréter une réalité donnée et de manifester ou non, leur sentiment d'appartenance à une collectivité. La représentation est donc une modalité communicative d'une culture.

La *Représentation* désigne le contenu concret d'un acte de pensée. Elle consiste à réfléchir sur une réalité (cas des ressources et des espaces) en l'organisant sous des catégories. Représenter, c'est rendre présent et sensible à l'esprit une réalité, en provoquant l'apparition de son image, au moyen d'un objet qui lui ressemble ou qui lui correspond. Denise Jodelet parle des *représentations sociales* en termes de d'élaboration collective, dans un but pratique qui concourt à la construction d'une réalité commune⁵.

La représentation est aussi une médiation. Dans ce sens, celui qui représente joue des rôles. Il accomplit des actes par lesquels il montre quelque chose de manière concrète, une instance par exemple. Le représentant tient la place de quelqu'un d'autre et agit en son nom. C'est un mandataire, habilité à délibérer et à décider des affaires publiques de ses mandants. Ce dernier sens caractérise les rapports de marché. Cognition, médiation et action sont les principaux attributs de la représentation.

⁴ Jodelet, D., *Représentations sociales : un domaine en expansion*. In, D., Jodelet, *Les représentations sociales*, Paris, P.U.F., 1989, p. 36.

⁵ Jodelet, D., *Les représentations sociales*, *op.*, *cit.*

David Hume (1711-1776)

David Hume, *Enquête sur l'entendement humain*, Garnier Flammarion, 1983,

Note biographique :

L'empiriste d'Edimbourg

Orphelin de père à trois ans, il était élevé par son oncle. Sa formation fut littéraire. Après le collège, il s'occupe du droit et se passionne de philosophie. En 1734, il part à La Flèche où il rédige son *Traité de la nature humaine*. En 1741, il publie *Essais moraux et politiques*. Son *Essai philosophique sur l'entendement humain* (1750-1751). Il publie une *Enquête sur les principes de la morale* et le *Discours politique* en 1752.

Il était bibliothécaire, alors que sa candidature à la chaire de Glasgow est repoussée. Il travaille sur l'histoire de la Grande Bretagne. Désigné Ambassadeur en France, il connaît D'Alembert.

Penseur des Lumières

David Hume est un penseur des Lumières. Ses maîtres à penser sont John Locke, Isaac Newton et Berkeley. David Hume développe une ligne de pensée qui va à contre courant de la pensée du XVII^e siècle. Sa méthode philosophique est empirique. L'empirisme, c'est la doctrine philosophique selon laquelle toute connaissance commence par l'expérience concrète. L'objet de la philosophie classique était la recherche du fondement de l'être et de la substance des choses. On expliquait la réalité par l'innéisme. Avec Hume, le problème central de la philosophie n'est pas l'être (ontologie), mais le savoir humain. "Qu'est-ce que connaître? "Comment connaissons-nous?" En d'autres termes, c'est le sujet humain qui est le constructeur de ses connaissances. Celles-ci commencent en effet par l'expérience concrète.

La méthode de Hume s'inspire de la démarche physique d'Isaac Newton. Ce dernier avait montré l'importance de l'induction. Aussi Hume voudrait-il initier une méthode expérimentale dans les sujets moraux. Selon lui toute idée est représentative d'une impression, qui la précède. Les impressions sont des données. Aussi l'empirisme De Hume repose sur l'expérience de nos sensations et de nos tendances. Dans sa critique de la causalité, Hume privilégie la connexion nécessaire. Il refuse la contiguïté.

David Hume, *Enquête sur l'entendement humain*

L'ouvrage est subdivisé en 12 sections. Chacune aborde les problèmes de la connaissance et tente de montrer les illusions auxquelles on parvient lorsque l'on s'écarte de l'expérience concrète.

Section I : *Les différentes espèces de philosophie*

L'auteur commence par définir la philosophie morale ou science de la nature humaine. Il y distingue deux branches : la première considère l'homme comme né pour la pratique d'actions vertueuses; l'autre se contente de définir l'homme un être raisonnable. L'objet de son livre est présenté comme une volonté "*d'enquêter sérieusement sur la nature de l'entendement humain et de montrer, par une analyse exacte de ses pouvoirs et capacités*" p. 54. Selon Hume, il est important d'avoir de la passion pour la science; mais la science doit être humaine. C'est pourquoi, l'Auteur veut "*jeter quelques lumière sur des sujets dont l'incertitude a jusqu'alors détourné les sages et l'obscurité des ignorants*" p. 59. établir une classification des différentes philosophies morales. Il y distingue les philosophies. Leur objet est la vertu en vue de l'action.

Section II : *Origine des idées*

Tous les matériaux de l'esprit sont tirés de des sens. Hume insiste sur l'origine des sens dans la formation des idées. "Tous les matériaux de la pensée sont tirés de nos sens, externes ou internes; ... Toutes nos idées ou perceptions sont des copies de nos impressions" p. 65. Mais, reconnaît-il, il y a des idées dont l'origine est non sensible. Chez Hume, le concept d'inné n'est pas clairement défini. Inné signifie-t-il naturel?, signifie-t-il qu'on l'a à la naissance?

Section III : *L'association des idées*

Les associations se produisent sous un mode de ressemblance (bas relief), de contiguïté (appartement) ou de rapport de cause à effet (blessure). Il insiste sur l'importance de la causalité pour expliquer les événements et dominer l'avenir. Il marque la différence entre la poésie épique et dramatique où la causalité est étroite et l'histoire où ce sont les divers événements unis en seul corps qui forment la causalité.

Section IV : *Doute sceptiques sur les opérations de l'esprit.*

Toute recherche porte sur des relations d'idées (concept) ou sur des relations de fait (inférence). "*La connaissance naît entièrement de l'expérience*" p. 87. "*Les cause et les effets peuvent se découvrir non par la raison mais par l'expérience*". Tout effet est un événement distinct de sa cause. Il n'est pas dans la cause. La philosophie n'a jamais rien trouvé dans l'univers des idées. P. 91. Pour raisonner sur les faits, il faut les rapports de cause à effet. Pour raisonner sur cette causalité, il faut de l'expérience. on apprend sur la base de l'expérience. p. 99.

Section V : *Solution sceptique de ces doutes*

La connexion entre proposition n'est pas intuitive. La croyance p. 109, p. 111

Section VI : *La probabilité*

Projection du passé sur le futur. D'expérience, tout le monde sait que le feu brûle et que l'eau suffoque.

Section VII : *L'idée de connexion nécessaire*

Toutes nos idées sont des copies de nos impressions. P. 129. C'est l'expérience seule que nous apprenons l'action de notre volonté. *C'est quand l'homme est incapable d'expliquer de manière empirique qu'il recourt à des principes intelligents et invisibles.* P. 137. Affirmant que la Divinité est la cause immédiate de l'âme et du corps, p. 138. Hume montre par ailleurs la différence entre croyance et fiction. Il insiste sur l'imagination et sa capacité à construire des étants fictifs et à leur attribuer le temps et l'espace. La croyance est un assentiment.

Section VIII : *Liberté et nécessité*

L'idée de nécessité naît de l'observation. p. 151. C'est l'expérience qui apprend aux vieux, plus qu'au jeune qui en a moins. P. 154. La nécessité peut se définir par la constante conjonction d'objets semblables, ou par l'inférence de l'entendement d'un objet à un autre.

Section IX : *La raison des animaux*

Les animaux sont instruits par l'expérience. Ils apprennent par l'observation. P. 178. C'est ainsi qu'ils sont dressés et accoutumés.

Section X : *Les miracles*

La croyance n'est pas introduite dans les cœurs par l'Esprit. La Révélation biblique dit que la foi est fondée sur l'autorité des Apôtres. Or, selon Hume, c'est l'expérience qui est notre guide. Certes, elle a ses limites, parce qu'elle est probable. P. 184. Tout ce chapitre démontre le caractère invraisemblable des miracles.

Section XI : *Providence de l'état futur*

Toute inférence est une manière d'établir des proportions de l'un à l'autre. On ne peut accorder à la cause que les qualités qui suffisent exactement à produire l'effet.. 215. Il faut que la cause soit proportionnée à l'effet. Cf. p. 216. L'homme est un être que nous connaissons par expérience.

Section XII : *La philosophie académique ou sceptique*

L'auteur revient enfin sur la notion de scepticisme pour en expliquer la nécessité. Il évoque Descartes, qui enseigne d'éviter la précipitation et l'erreur par le doute systématique et méthodique. Hume montre également que nos connaissances sensorielles peuvent avoir des limites. Il met en garde contre les évidences, les idées d'extériorité naturelles. Certes les objets extérieurs comme la table existe, mais c'est nous qui la construisons. Les sens ne sont plus que des guichets

d'enregistrement. Il montre que la perception ne peut pas être l'image pure extérieure. Il appelle à sortir des évidences, de l'instinct naturel. "*C'est seulement l'expérience qui nous apprend la nature et les limites de la cause et de l'effet et nous rend capables d'inférer l'existence d'un objet de celle d'un autre*". P. 246.